

**L'influence et la notoriété internationales de Chateaubriand**

par Laurent Stéfani, ambassadeur de France auprès de l'UNESCO

(Combourg, 15 septembre 2018)

M. Le Maire de Combourg,

M. le Président de la Société Chateaubriand,

Chère Sonia de la Tour du Pin qui a été à l'origine de cette conférence,

Mes chers amis,

Toute la vie et toute l'œuvre de Chateaubriand sont dominées par le temps, par le legs, par la mémoire, par l'espérance de l'immortalité.

J'ai retrouvé récemment un « Almanach des muses » de 1790 dans lequel Chateaubriand publia, comme chacun sait, à vingt ans, son premier texte, « L'Amour de la campagne » (pp 205-206). Déjà perçait l'angoisse de l'oubli chez « M. le chevalier de C\*\*\* ».

« J'y veux terminer ma carrière ;  
Rentré dans la nuit des tombeaux,  
Mon ombre, encore tranquille et solitaire,  
Dans les forêts cherchera le repos.  
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,  
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux »

De fait, préparant cette conférence, j'ai interrogé mes collègues ambassadeurs de leur pays auprès de l'UNESCO. Tous connaissent Chateaubriand, peu l'ont lu, beaucoup m'ont mentionné le « Chateaubriand », cette pièce épaisse de cœur de filet de bœuf dont Montmirail, l'ancien cuisinier de Chateaubriand a lancé le nom et que j'ai trouvé servi sous ce nom dans des restaurants étrangers lors de missions lointaines. Ce n'est pas l'auteur d'« à la table des diplomates » qui méprisera cette façon gastronomique et savoureuse de laisser un nom.

Toutefois et plus sérieusement, je vois huit bonnes raisons pour Chateaubriand d'être internationalement connu, comme diplomate, comme voyageur, comme journaliste, comme homme d'Etat, comme écrivain et poète, comme homme de courage et de liberté, enfin comme prophète.

\*

**Diplomate**, Chateaubriand l'a été pendant vingt-six ans de vie publique, de 1803 à 1829. Et l'on peut dire qu'il a eu une « belle carrière » avec quatre postes d'ambassadeur et

dix-huit mois de ministre des Affaires étrangères, de décembre 1822 à juin 1824. Il sera deux fois en poste à Rome, d'abord comme premier secrétaire en 1803 - 1804, puis comme ambassadeur en 1828 - 1829. Ce double poste et son amour pour la Rome antique et pontificale dont les « Lettres sur la campagne romaine » témoignent, nous valent d'avoir à Rome l'un des plus grands lycées français à l'étranger portant son nom. Dans ses cinq affectations diplomatiques il aura son rôle, son influence et son rayonnement souvent au-delà de ses brèves missions : à Rome où il demeure comme chargé d'affaires puis adjoint du cardinal Fech en 1803 - 1804 en diffusant et promouvant « le Génie du Christianisme » puis comme ambassadeur en 1828 - 1829 en suivant de près le conclave qui aboutit à l'élection du pape Pie VIII, l'un des rares papes « politicanti » de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire comprenant les enjeux et les bouleversements de son temps, malheureusement vite disparu à la veille de la révolution romaine de 1830 – 1831. Comme ambassadeur à Berlin ensuite en 1821 où il nouera malgré la brièveté de son séjour de quatre mois des relations de confiance avec le Roi de Prusse de l'époque, Frédéric - Guillaume III, qui saura le récompenser deux ans plus tard en le faisant Grand-Croix de l'Aigle noir, fondé par Frédéric I<sup>er</sup> en 1701 sous la devise « suum cuique », « à chacun son dû » : « J'ai, du reste, à me dire que vous n'aviez pas besoin de cette preuve pour être convaincu que j'ai parfaitement reconnu et apprécié les services signalés que, par votre coopération éclairée au succès de l'entreprise contre l'Espagne révoltée, vous avez rendus à l'Europe » (Lettre du Roi du 24 novembre 1823) ; elle complète une autre lettre du Roi de Prusse du 16 octobre de la même année que j'ai acquise récemment : « Je sais très bien que la victoire décisive sur le système révolutionnaire, que l'Europe doit aujourd'hui aux glorieux efforts de Sa Majesté très chrétienne est aussi le triomphe de vos principes et a fait le premier objet de vos soins. » Plus encore qu'à Berlin c'est à Londres, pendant l'essentiel de l'année 1822, qu'il rayonnera et comprendra la force du conservatisme libéral et parlementaire, ce « juste milieu » qui faisait de la Grande-Bretagne la première puissance du temps, ni réactionnaire ni révolutionnaire, toute occupée de son expansion économique, industrielle et coloniale. Les leçons apprises dans ce pays l'aideront bien-sûr au Congrès de Vérone comme dans ses fonctions de ministre des Affaires étrangères dont la grande affaire sera l'intervention de 1823, qui malheureusement plongera l'Espagne du XIX<sup>ème</sup> et même du début du XX<sup>ème</sup> siècle dans la stagnation et la guerre civile mais qui donnera à la France bourbonnienne l'illusion de la grandeur retrouvée. Même ses affectations manquées comme celle en Valais de 1804 qui indirectement conduira à l'annexion du canton et à la création du département du Simplon quelques années plus tard tout autant que son envoi avorté en Suède en 1814 auprès de Bernadotte auront leurs conséquences.

Diplomate, Chateaubriand rayonne aussi comme **voyageur**, en Orient comme en Occident et il a encore aujourd'hui son influence.

En Orient, il s'agit bien-sûr de l'« Itinéraire de Paris à Jérusalem » qui portera et popularisera jusqu'à nos jours une vision « orientaliste » du monde grec et arabe, vision pour tout dire un peu déformée, romantique sinon romanesque, issue des croisades, empreinte d'un sentiment de supériorité vis-à-vis de cette partie du monde. Edward Saïd dans « L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident » (1978, nouvelle édition 2003) montre

l'importance de Chateaubriand dans la construction de ce mythe d'un Orient vu comme à la fois raffiné et arriéré, violent et subtil mais toujours inférieur à l'Europe occidentale rationnelle et développée, d'essence chrétienne.

En Amérique aussi, dans ce nouveau monde encore peu connu en 1800, ses stéréotypes sur la nature immense et inépuisable, sur le « bon sauvage » qu'il soit indigène ou colon européen récemment immigré, auront la vie longue et résonnent jusqu'à nous, ses jugements ayant heureusement été rapidement corrigés et complétés par Tocqueville.

Car pour tout dire, si Chateaubriand a son influence à travers l'Europe comme diplomate et à travers le monde de son temps comme voyageur, il est aussi l'un des premiers **journalistes**.

L'observation des mœurs de la presse anglaise du XVIII<sup>ème</sup> siècle finissant quand il était à Londres, sa collaboration au « Mercure de France » de Fontanes et surtout au « Journal des débats politiques et littéraires » des Bertin – dont une excellente monographie vient de paraître sous la plume d'un ancien Président de la Société Chateaubriand – lui a permis de développer une vision étonnamment moderne de la presse en général et de la liberté de la presse en particulier. On peut affirmer que ce fut même le combat de sa vie au cours duquel il a le moins changé d'opinion, allant jusqu'à fonder un journal : « Le Conservateur » pour affirmer ses principes, « le Roi, la charte et les honnêtes gens ».

« La presse, machine qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau ; c'est une voie calculée pour le forum général des peuples. » affirme-t-il dans les Mémoires d'outre-tombe.

Son ouvrage « de l'abolition de la censure » de 1824 est de ce point de vue un modèle d'analyse qui aura une influence durable, en France comme en Europe : « La presse n'a jamais fait de mal à la probité et au talent ; elle n'est redoutable qu'aux médiocrités et aux mauvaises consciences ; or on ne voit pas trop pourquoi celles-ci exigeraient des ménagements ».

Plus généralement c'est en tant qu'**homme d'Etat** qu'il eut aussi son influence même si sa pensée politique a beaucoup évolué. Profondément hostile aux révolutions et aux violences politiques, blessé par elles dans sa chair et dans sa famille, présent à l'armée des Princes puis en exil aux Etats-Unis et en Angleterre, il se rapproche brièvement de Bonaparte entre 1802 et 1804 avant d'en devenir un contempteur déterminé et s'il apparaît comme un soutien incontournable de la monarchie restaurée et des Bourbons en 1814 c'est pour s'éloigner de la réaction royale de Charles X. Son système, qui aura une grande influence tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, est une monarchie éclairée respectueuse de ce qu'il appelle les « libertés légitimes ». Je cite sa dépêche de Berlin au baron Pasquier, ministre des Affaires étrangères, du 17 février 1821 :

« Les grands génies sont assez rares aujourd'hui ; il faut donc, à leur défaut trouver quelque chose qui mette l'avenir à l'abri de l'incapacité des hommes, sans quoi on n'aura pas plutôt détruit une révolution qu'on la verra renaître. Ce quelque chose est une constitution

raisonnable... La souveraineté des rois a dû marcher contre la souveraineté du peuple ; mais elle n'a pu conspirer contre les libertés légitimes. »

Il complétera sa pensée dans une autre dépêche, trois jours plus tard :

« il y a, Monsieur le baron, un moyen bien simple de faire taire ces bruits, de fixer l'incertitude, le voici :

- adopter franchement le gouvernement constitutionnel...
- renoncer aux lois d'exception, source d'arbitraire, sujet éternel de querelles et de calomnies...
- augmenter la puissance et l'action des tribunaux...
- affranchir les communes du despotisme ministériel, les organiser et recommencer dans leur sein l'aristocratie de la propriété...

Je ne doute pas qu'un pareil système, à la fois fort et généreux, constitutionnel et monarchique, ne ralliât sous la même bannière les amis du pouvoir et de la liberté ; ne réunit les talents pour la gloire de la patrie et ne fit cesser toute opposition raisonnable. »

C'est ce que tentât la Monarchie de Juillet dont la devise était « Ordre et Liberté ». La fidélité de Chateaubriand à la branche aînée des Bourbons l'empêcha de participer à cette tentative de conciliation des extrêmes. Mais sa leçon portera, en France comme à travers toute l'Europe.

Il sera plus clair encore dans sa brochure « De la proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille » de 1831 :

« Quant à moi qui suis républicain par nature, monarchiste par raison et bourboniste par honneur, je me serais beaucoup mieux arrangé d'une démocratie, si je n'avais pu conserver la monarchie légitime, que de la monarchie bâtarde octroyée de je ne sais qui ».

On peut voir dans les institutions de la V<sup>ème</sup> République le reflet des intuitions de Chateaubriand, autour d'un président qui agit et d'un parlement qui contrôle, sous le regard de la presse. S'il abandonne toute vie politique en 1832, c'est à partir de cette date, à la faveur de la publication de ses œuvres complètes puis de ses Mémoires d'outre-tombe que son influence en France et hors de France croît.

Mais quittons un moment le monde politique pour revenir au cœur de la notoriété de Chateaubriand, celle de l'**écrivain**. Chateaubriand est un grand de la littérature française, dans de nombreux genres, le roman, connu de son temps, et l'essai, surtout apprécié aujourd'hui, le théâtre lui ayant moins réussi. Les « orages désirés » de « René » résonnent toujours régulièrement et j'ai pu voir il y a deux semaines à Arbois, dans le Jura, un beau tableau légué récemment : « René et Amélie sous la tempête ».

C'est incontestablement la publication du « Génie du Christianisme » qui l'a propulsé au statut de grand de la littérature française et, après sa mort, cette nouvelle et ample Odyssée que sont les Mémoires. Le style, la langue, la phrase, la poésie du rythme, la puissance évocatrice et la richesse du vocabulaire passant de la grandeur épique à l'ironie mordante ont

été pour beaucoup dans la notoriété de Chateaubriand au sein d'un monde qui parlait plus et mieux le français qu'aujourd'hui.

D'où ce paradoxe que, peu enseigné, ne jouissant pas d'une place scolaire importante (son occurrence dans les bibliothèques numériques en langue française décroît depuis 1990), peu traduit, il demeure l'un de nos monuments littéraires nationaux que l'on cite et auquel l'on se réfère. En outre, la participation d'universitaires étrangers aux colloques de juin montre qu'il suscite toujours un réel intérêt. Mais il faut pour l'aimer, aimer et pratiquer la langue française.

La notoriété internationale de Chateaubriand vient de ce qu'il fut aussi **un homme de courage, de liberté et d'indépendance** ; un modèle pour plusieurs générations.

De son temps déjà, Sainte-Beuve le remarquait dans ses « portraits contemporains » (1846) : « Ce que nous aimons sans réserve dans l'attitude actuelle de M. de Chateaubriand, ce qui nous le montre bien d'accord avec lui-même, avec son tempérament de loyauté et de liberté, c'est son irrémédiable dégoût de tout régime peureux, ou du moins étayé sur la peur, sans noblesse, qui suit sa cupidité sous l'astuce, et qui parfois devient même cynique dans ses actes ou dans ses aveux. Cette faculté d'indignation honnête, ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'attiédit, et qui se fait jour, après des intervalles, à travers le factice des diverses positions, est une marque distinctive de certaines âmes valeureuses, et constitue une forte portion de leur moralité. »

Ce mépris des pleutres et des courtisans lui a fait évidemment beaucoup d'ennemis mais le grandit pour la postérité. Rappelons la description du sacre de 1825 dans les Mémoires d'outre-tombe : « J'ai vu entrer le Roi ; j'ai vu passer les carrosses dorés du monarque qui naguère n'avait pas une monture ; j'ai vu rouler ces voitures pleines de courtisans qui n'ont pas su défendre leur maître. Cette tourbe est allée à l'église chanter le *Te Deum* et moi je suis allé voir une ruine romaine et me promener seul dans un bois d'ormeaux appelé le bois d'Amour ».

Il est un modèle également en ce qu'il a toujours été parfaitement maître de sa vie. Comme il l'a écrit à son neveu Frédéric de Chateaubriand (alors jeune officier aux cuirassiers de la reine et fils de son cousin Armand fusillé sur ordre de Napoléon le 31 mars 1809) dans une lettre du 19 novembre 1825 : « Je ne puis, mon cher Frédéric, vous donner des conseils sur ce que vous avez à faire. Les partis décisifs, il faut les prendre de soi-même : quitter le service, rester sans état toute sa vie, c'est une grande affaire. Votre espoir d'avancement, il est vrai, n'est pas grand dans l'ordre naturel ; reste pour vous la chance de ma fortune qui peut changer, comme aussi elle peut empirer ou rester la même. »

Toujours Chateaubriand reste maître de sa destinée et enseigne aux autres à le rester.

Par-dessous tout, pour moi, c'est comme **prophète** qu'il mérite amplement de passer à la postérité universelle. La conclusion, le livre 44<sup>ème</sup> des Mémoires d'outre-tombe sont à cet égard un extraordinaire exercice réussi de prescience de l'évolution des sociétés humaines. Laisser moi m'effacer derrière ces textes philosophiques :

Sur la force de l'élan démocratique :

« Dans ces pays, les idées dépassent les hommes ; La France et l'Angleterre, comme deux énormes béliers, frappent à coups redoublés les remparts croulants de l'ancienne société. Les doctrines les plus hardies sur la propriété, l'égalité, la liberté sont proclamées soir et matin à la face des monarques qui tremblent derrière une triple haie de soldats suspects. Le déluge de la démocratie les gagne ».

Sur l'utilité de la tradition :

« Ces calculs ne vont point à l'impatience des Français : jamais dans les révolutions qu'ils ont faites, ils n'ont admis l'élément du temps, c'est pourquoi ils sont toujours ébahis des résultats contraire à leurs espérances. Tandis qu'ils bouleversent, le temps arrange : il met de l'ordre dans le désordre, rejette le fruit vert, détache le fruit mûr, passe et criblé les hommes, les mœurs et les idées. »

Sur l'avenir de l'Europe, unifiée :

« L'ère des peuples est venue : reste à savoir comment elle sera remplie. Il faudra d'abord que l'Europe se nivelle dans un même système ; on ne peut supposer un gouvernement représentatif en France et des monarchies absolues autour de ce gouvernement. »

Sur l'égalité des conditions humaines :

« Pour arriver là, il est probable qu'on subira des guerres étrangères, et qu'on traversera à l'intérieur une double anarchie morale et physique. Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point ? Restera-t-elle distribuée comme elle l'est ? Une société où des individus ont deux millions de revenu, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bourses de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers... une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondements au milieu du progrès des idées ? »

et encore :

« un état politique où des individus ont des millions de revenu tandis que d'autres meurent de faim, peut-il subsister quand la religion n'est plus là avec ses espérances hors de ce monde pour expliquer le sacrifice »

Sur la société à venir :

« La société nouvelle : je ne la comprends pas plus que les anciens ne comprenaient la société sans esclaves produite par le christianisme. Comment les fortunes se nivelleront-elles, comment le salaire se balancera-t-il avec le travail, comment la femme parviendra-t-elle à l'émancipation légale, je n'en sais rien. Jusqu'à présent la société a procédé par agrégation et par famille ; quel aspect offrira-t-elle lorsqu'elle ne sera plus qu'individuelle, ainsi qu'elle tend à le devenir, ainsi qu'on la voit déjà se former aux Etats-Unis ? »

Sur le progrès des techniques :

« Quand la vapeur sera perfectionnée, quand, unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront plus seulement les marchandises qui voyageront mais encore les idées rendues à leurs ailes. »

ou bien :

« comment trouver place sur une terre agrandie par la puissance d'ubiquité et rétrécie par les petites proportions d'un globe fouillé partout ? ».

\*

Après cette vaste et rapide évocation des génies multiples de Chateaubriand, quelles leçons retenir en termes de notoriété et d'influence nationales et internationales.

Il a pour lui deux atouts majeurs :

- il a traversé une période extraordinairement riche de l'histoire du monde. Né au bon moment, au bon endroit, à Saint Malo le 4 septembre 1768, il meurt au bon moment, au bon endroit, à Paris, au lendemain de graves émeutes populaires le 4 juillet 1848. Au cours de ces presque 80 ans que de bouleversements ! Comme l'écrivit plaisamment Julien Gracq dans « Les préférences » (1961) : « pendant 70 ans, entre Cagliostro et Marx ! – du tricorne au bonnet rouge, du bonnet rouge au bicorne, du bicorne au gibus, du gibus à la casquette à pont – le bas devenant le haut, le haut devenant le bas ». Cette époque de transformations rapides, techniques, sociales et politiques, d'évolution des mentalités, il a su non seulement l'accompagner mais aussi la commenter et la comprendre ; ce grand traditionaliste a rendu le progressisme possible et acceptable à ses contemporains, contribuant par son prestige et par la qualité de son style à la transformation même du monde.

- Ensuite, second atout, il est un touche à tout, inspiré, paradoxal, parfois partial, un elfe nostalgique et inspiré toujours là où il faut être, au moins dans l'hagiographie de sa propre personne qu'il construit comme un monument pendant presque toute sa vie. Il l'écrira dans les Mémoires d'outre-tombe : « voyageur, soldat, publiciste, ministre, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint l'océan, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique et les lois. » Que de curiosités, que de talents réunis en un seul homme. Chateaubriand est la première figure d'écrivain majeur par ailleurs homme d'Etat clef dans un moment charnière de la vie politique de son pays, écrivain et ambassadeur, ministre et journaliste. Il porte haut l'idéal, à l'époque en formation, du gouvernant lettré, vivant au cœur de son siècle et sachant exprimer avec style ses convictions et son action. Il aura des successeurs, Lamartine, Victor Hugo, Claudel, Malraux, Senghor car cette race de seigneurs des lettres et de l'action politique est surtout française et francophone. De fait, Chateaubriand a toujours été un grand français, patriote attaché à sa terre et à sa population qui a une vision très française du reste du monde, au sens que Palmerston donnait à cet état d'esprit national quand il répondait à Guizot, alors ambassadeur à Londres, en 1840, qui lui demandait la permission au nom du gouvernement de Louis-Philippe de ramener les

cesendres de Napoléon de Sainte-Hélène à Paris « Voilà une idée bien française ! ». Sainte-Hélène, le Grand Bé où les rochers des héros glorieux.

Pour avoir une vraie notoriété internationale, Chateaubriand souffre donc de ne pas être aussi universel qu'il l'aurait souhaité et qu'il l'a écrit, d'être difficile à traduire et par trop lié à la langue française.

Et puis son époque s'éloigne. Il a accompagné et annoncé l'invention d'un nouveau monde qui est, pour nous, devenu l'ancien alors que nous entrons en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle dans une nouvelle époque de l'humanité sur tous les plans. La fin de l'Ancien Régime, comme cette époque que Max Tancel a appelée « révolutions, restaurations et nationalités » s'éloignent résolument et rejoignent parmi les temps historiques révolus, le siècle des cathédrales ou la Renaissance. Chateaubriand était encore proche en 1958 ; il ne l'est plus aujourd'hui et appartient au passé politique et littéraire de notre pays.

Ceci étant, l'on peut avoir et avoir eu une grande influence sans avoir nécessairement une grande notoriété et l'on peut être célèbre sans être lu.

Chateaubriand sera toujours un être d'élite. Il n'a pas besoin du nombre mais de la qualité et de la force de l'attachement. C'est pour cela que nous sommes réunis aujourd'hui, ici, en son nom.

Revenons donc dans les bois de Combourg par lesquels nous avons commencé dans l'Almanach des muses en citant l'une des toutes dernières pages des Mémoires d'outre-tombe, écrite près de 60 ans plus tard : « La folie du moment est d'arriver à l'unité des peuples et de ne faire qu'un seul homme de l'espèce entière. Soit ! Mais en acquérant des facultés générales, toute une série de sentiments privés ne périra-t-elle pas ? Adieu les douceurs du foyer ; adieu les charmes de la famille ; parmi tous ces êtres blancs, jaunes, noirs réputés vos compatriotes, vous ne pourriez-vous jeter au cou d'un frère... vous saviez où vous étiez né, vous saviez où serait votre tombe ; en pénétrant dans la forêt vous pouviez dire :

« beaux arbres qui m'avez vu naître, bientôt vous me verrez mourir ».

L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir, il porte avec lui l'immensité. Tel accent échappé de votre sein ne se mesure pas et trouve un écho dans des milliers d'âmes ; qui n'a point en soi cette mélodie, la demandera en vain à l'univers. »

Nous tous ici qui portons en nous cette mélodie savons que notre « enchanteur », Chateaubriand est bien immortel pour l'univers entier.

Je vous remercie.

Laurent Stéfani  
Combourg, 15 septembre 2018